

De quoi dépendent les pratiques dans l'espace public ?

RAYONNEMENT NATIONAL ET INTERNATIONAL DU PROJET



D'avril à juin 2015, le laboratoire-roulotte des Urban.e.s s'est arrêté 12 fois dans la rue, les parcs... près de 90 entretiens ont été réalisés. À partir de ces entretiens, 4 idées principales sont mises à jour :

LES PRATIQUES DE L'ESPACE PUBLIC SE CONCENTRENT À L'ÉCHELLE DU QUARTIER

Les personnes âgées et les ados ont ceci en commun de rester dans leur quartier. Toutes et tous préfèrent éviter les grands axes routiers urbains de Gennevilliers. Pour les jeunes garçons (nous n'avons quasiment pas rencontré de filles avec eux), l'occupation de l'espace public à proximité de leur domicile est revendiquée : pour y faire du sport, pour y retrouver des amis. Ils disent aussi occuper le quartier comme un territoire à défendre contre d'autres jeunes du même âge, avec qui ils peuvent être en classe. Plus que la seule concentration des pratiques dans un quartier, ils créent et/ou renforcent des formes de « frontières » entre les quartiers. Ces limites que les personnes âgées vivent aussi, cette fois sous forme de distances trop grandes à parcourir. C'est le cas dans beaucoup d'espaces, même dans des villes beaucoup plus denses que Paris.

LA NUIT : SYNONYME DE SENTIMENT D'INSÉCURITÉ POUR LES FEMMES !

Les femmes et les hommes rencontrés expriment majoritairement comme une évidence le fait que la nuit est un territoire dangereux pour les femmes. Les seuls faits d'agressions, qui y ont été cités, ont eu lieu en plein jour. L'interdiction implicite est tout à fait assimilée et peu combattue. Il n'est normal lorsqu'on est une femme de ne pas être dehors la nuit, de même, pour certaines femmes, il est normal de ne pas prendre les transports en commun, le métro est perçu comme un espace hostile, passée la tombée de la nuit. La RATP fait ce même constat avec la mise en place d'une vaste campagne contre le harcèlement des femmes dans les transports. (Cette thématique fera l'objet d'un travail plus approfondi dans les mois à venir). Si les hommes ont peur la nuit, ils ne s'autorisent visiblement pas à l'exprimer, la vulnérabilité restant une caractéristique féminine.

Dans les raisons évoquées pour expliquer cette peur dans l'espace public nocturne, revient régulièrement le manque d'intensité de l'éclairage qui ferait une « ville sombre ». En poussant plus avant la discussion, le sentiment d'insécurité vient aussi de la très faible fréquentation par des semblables, du « désert ».

D'autre part la perspective de ce qui se passerait en cas d'agression diffère sensiblement.

Pour les femmes, la violence se manifesterait sous forme de viol et/ou de meurtre, pour les hommes, la violence blesserait sans amener à la mort.

S'il est donc communément admis, que les femmes n'ont rien à faire la nuit, seules quelques femmes expliquent, assument et revendiquent la liberté d'être dehors à l'heure qu'il leur plaît.

ÉVITEMENTS DUS À LA SURREPRÉSENTATION DE POPULATION DE L'AUTRE SEXE

Accepter une géographie tronquée, c'est finalement ce qui se passe lorsqu'homme et femmes sont tacitement en accord sur le fait qu'un certain nombre de lieux « ne sont pas faits pour les femmes » comme certains cafés, certains lieux, le centre-ville... La surreprésentation masculine dans certains lieux crée un sentiment de malaise. L'importance de la réputation, du regard sur soi constituent un autre empêchement à l'investissement de tous les lieux par les femmes.

Mais si la fréquentation très masculine de certains lieux est clairement dissuasive pour une majorité de femmes qui organisent, en fonction cela, leur pratique urbaine, les lieux de fréquentation majoritairement féminine n'empêchent pas les hommes d'y venir. Ceci s'explique notamment de deux façons : l'évitement des lieux masculins est aussi l'évitement de la possibilité de se faire harceler (sifflements, remarques déplacées, insultes... qui font des femmes des êtres inférieurs, des proies que l'on peut chasser). La présence de groupes de femmes est la plupart du temps conditionnée à du travail non rémunéré de prise en charge de la famille (surveillance des enfants au parc, courses, activités des enfants, prise en charge d'un parent...). Les femmes n'occupent que rarement l'espace public pour elles-seules. Les hommes l'occupent plus rarement sous condition.

La pratique féminine de la ville est donc contrainte : elle n'est pas possible partout, ou bien au prix d'efforts pour dépasser les empêchements, elle est trop souvent conditionnée à la réalisation d'autres activités.

C'EST EN COURS ! LES JARDINS : UN LIEU POUR TOUTES ET TOUS !

« Les jardins collectifs urbains n'échappent pas aux stéréotypes de genre, mais sont aussi les lieux d'un retournement de ces stéréotypes. L'agriculture urbaine, en mettant la ville en mesure d'être nourricière devient un levier de résistance, d'émancipation, de mixité mais aussi de bien-être.

Et si la ville se produisait aussi dans les jardins partagés ? » La suite dans le numéro 3 du journal de recherche.

La ville côté femmes une recherche-action 2014-2020

Journal de terrain n°2 | mars 2016

RACONTER LA VILLE AU FÉMININ

Les Urban.e.s, ont donc eu cette volonté de se doter d'un lieu participatif et populaire, fait d'échanges, de paroles, de vues croisées... ce lieu de la parole, nous l'avons nommé Atelier d'écriture(s), terme certes un peu pompeux pour désigner un endroit où la parole est consignée, très humblement, par écrit.

Il est juste nécessaire de se sentir citoyenne d'un lieu COMMUN, celui où l'on vit... en témoigner. Écouter l'Autre que soi. Réveiller la voix en soi. Et l'écrit, ou les mots, viennent tout simplement, sans jugement aucun.

Il nous arrive fort souvent de partir des lieux du réel, de la ville vécue, pour aller vers une ville réinventée, vers une écriture libre absolument, où la création s'invite pour nous soulager du réel.

Nous formons un tout petit groupe, et nous serions fort heureuses et heureux de voir nous rejoindre celles qui n'osent pas, qui doutent, qui ne sont pas nécessairement entendues car ici toutes sont accueillies, car leurs mots sont riches. Par essence, par définition: je crois que les mots de l'humain sont dignes et riches.

Vous êtes donc toutes conviées à poursuivre avec nous ce beau cheminement, celui de la parole, celui des femmes, un chemin plein de rires, d'étonnements, de souvenirs, de douleurs aussi, de silences. Nous ne pouvons croire que l'écrit est l'objet d'une élite. Il est, à mon sens, le lieu de la libération. D'une certaine idée de l'émancipation.

Ce lieu, c'est le **lundi à 18h, à la Maison du Développement Culturel**, c'est moi qui l'anime et c'est vous qui le faites vivre.

«Faites toutes la littérature» (Marguerite Duras)

Damien L

« Je vis Gennevilliers, si je peux me permettre de m'exprimer ainsi, en **touriste sédentarisée** ».

« En revenant sur ses pas, Juliette s'arrêta devant ce qui est maintenant un jardin partagé. C'est bien, mais elle regrettait la transformation de ce lieu qui lui rappelait le jardin d'aventure avec ses friches, ses herbes hautes. »

« J'entends des pas derrière moi... j'ai envie de me retourner pour voir, mais cela ne se fait pas. »

« Les habitants du Luth aiment leur quartier, et le mal qu'on en dit dans les médias les révolte. »

« Marcher seule »

« Gennevilliers sent la biscotte et le café. »

« Pour moi, Gennevilliers est un **entre-monde**. ».

« Se libérer du regard de l'autre semble un exercice de haut vol. »

« Autrefois, quand on allait à Paris, on y allait à pied, en franchissant le pont de Clichy. »

« C'est tout simple, j'aime ma ville. »

« Espace **remémoré** »

« Une rue au nom extraordinaire... **impasse de l'avenir.** »

« Lieu(x) commun(s) »

« Suis-je bête, c'est déjà 10h et il commence à faire passablement chaud. »

« C'était l'enfance, le temps de la souffrance. »

« Une rue après la Mairie, face à l'usine de Carbone. »

« La cité-jardin c'est un quartier qui ressemble à ma ville d'origine, dans le Sud-Ouest »

« J'ai traversé le pont en traînant les pieds. »

« J'attends le métro pour passer le temps. »

« Elle l'a bien mérité. »

« Je me souviens de l'école de Fatima et de son grand jardin. »

« Des mariages et des enterrements se vivent dans la convivialité et la solidarité. C'est une ville, un quartier qui aspire à se reconnaître sans se connaître. »

« J'ai adoré voir le tram à Gennevilliers. Pour le premier voyage je suis allé de chez moi au terminus, pour rien, pour voir. »

« S'asseoir sur un banc toute seule, même si c'est une invitation à se prélasser, impose d'avoir une occupation. »

« Le banc en face, tu y passais du temps, dès les premiers beaux jours tu y prenais tes quartiers. »

« La presse Bliss est belle et chargée d'histoire »

« Au coin de la rue, il y a un abribus. »

« Elle avait longtemps cherché. L'endroit. L'endroit pour elle, où y installer durablement son histoire. »

« La rue appartient à ceux qui l'occupent. »

« La rue, c'est pas pour les filles ! ? »

« Sous l'escalier de mon immeuble, je te vois fumer une cigarette. »

« Je vis à Gennevilliers, je m'y sens bien. J'ai retrouvé la solidarité, l'attention à l'autre, la fraternité et un art du vivre ensemble. »

« - Tu es ma femme quand même ! / - Non je suis une femme, c'est tout. »

« Je suis debout. Je regarde droit devant. Le bruit des alentours s'est estompé et s'est transformé en vagues qui se butent contre des remparts. A chaque côté et aussi loin que je puisse regarder, il n'y a que l'eau, que le vent projeté en vagues contre le barrage. Je me sens comme encerclée. Je suis seule et j'ai froid. »

« La rue que je préfère est celle qui a connu les Usines Chausson. Elle est très XXI^e siècle. Avec ses bancs réalisés par une Genevilloise en hommage à ses parents. »

POUR EN SAVOIR PLUS, PARTICIPER,

Les urbain.e.s : lesurbaines92@gmail.com 06 72 44 67 93

<http://urbaines.hypotheses.org/>

<https://www.facebook.com/lavillecotefemmes/>

